"Downtown Memories" d'Ali Chraïbi : jets de lumière, souvenirs réminiscents…

Ali Chraïbi est photographe, né en 1965 à Marrakech, au Maroc.
Dans l'entretien qui suit, il nous livre une fine analyse du travail ici présenté, "Downtown Memories", où ses motivations, intuitions et désirs rejoignent l'ensemble des préoccupations qui l'animent lorsqu'il travaille en photographie : la tentative de faire ressurgir la beauté là où on ne l'attend pas.

Q: Ali, comment êtes-vous arrivé à la photographie et quel est votre parcours?

A: J'ai commencé la photographie relativement tard, à l'âge de 30 ans. Je n'ai jamais eu la prétention de vouloir être artiste, ni même de me consacrer à la photographie.
J'avais tout bêtement acheté un appareil photo, un reflex d'occasion, mais je ne savais pas l'utiliser. J'ai participé alors à un stage organisé par l'Institut Français de Marrakech, où l'on apprenait à se servir d'un appareil photo, avec en prime une brève initiation au développement et au tirage en noir et blanc. On nous avait donné deux pellicules noir et blanc, et demandé de faire des prises de vue. Il s'avère que j'expose encore aujourd'hui une des photographies réalisées avec ces toutes premières pellicules !
J'ai tout de suite attrapé le virus, c'est devenu une passion, un besoin. Une réelle nécessité : je me sentais bien dès lors que je vadrouillais avec mon appareil photographique.

Deux années plus tard, j'ai participé à ma première exposition collective, à Marrakech, avec trois autres photographes locaux.
J'ai vite été remarqué, notamment par une dame espagnole qui m'a proposé - ou plutôt imposé - de réaliser un travail sur la fameuse place Jemaa El Fna. Ce qui m'a valu d'exposer à la première édition de PhotoEspaña, et puis, avec ces mêmes travaux, à Madrid où la reine Sofia d'Espagne était l'invitée d'honneur lors de l'inauguration.
Les choses se sont rapidement enchaînées par la suite, j'ai été invité à montrer mon travail un peu partout...

Q: "Downtown Memories", la série ici présentée, invite à la rêverie, à s'évader avec sa propre imagination et, en même temps, cela demande également à ce que ces images soient scrutées avec attention. On dirait qu'elles mettent en oeuvre une sorte de double mouvement qui semble à priori opposé. Ces images donnent à voir quelque chose, tout en le protégeant quelque part du regard..… Dans quelles conditions ce travail a-t-il pris forme ? Et où sommes-nous, au juste ?

A: J'ai réalisé ce travail dans ma ville natale, Marrakech. Ville hautement touristique. A l'époque, les photographies à la fois promues par les médias et par les gens bien pensants, et qui se voulaient artistiques, se devaient de mettre en évidence les stéréotypes locaux. A l'instar de la médina, la vieille ville de Marrakech, construite en terre avec ses dédales de ruelles. Tous les photographes qui prétendaient faire de l'art s'y sont mis : on a eu droit ainsi à une production d'images que je qualifierais d'exotique (voire, pire, de colonialiste), du vieil homme en djellaba, la femme en Hayek, etc. Permettez-moi de justifier ce terme, « colonialiste » ; il s'agit de l'image type du Maroc que le colonialiste d'antan mettait en avant. Or, le vieil homme en djellaba ne me surprend guère, c'est mon voisin, mon père, c'est mon quotidien et je ne vois strictement aucun intérêt à le montrer tel une rareté.

J'ai lutté contre cela par quantité de moyens (interviews, publications, etc.) mais je me suis vite rendu compte que le seul et unique moyen d'arriver à un résultat concret était de produire des

images différentes, et de qualité. D'apporter la preuve par l'image que l'espace de la photographie ne se limitait pas à ce type d'images stéréotypées et réductrices.
Etant donné que tous ces artistes s'efforçaient de présenter des photos de notre chère ville en ne montrant que les parties nobles (donc, touristiques) de cette ville, j'ai donc ciblé les quartiers les plus déconsidérés, les plus honnis de la ville. Je me suis laissé aller, j'ai fait des images comme je les ai ressenties, sans aucune contrainte, et sans jamais chercher à obtenir un résultat spécifique. Je me suis laissé guider par mon émotion, ma sensibilité.

Certains critiques d'art me qualifient d'humaniste, de « photographe des plus démunis ». A tort ou à raison, peu importe, je n'ai pas à en juger. Mais il est vrai que j'aime mettre sous les feux de la rampe les parties oubliées, reniées par les gens bien pensants, les décideurs politiques, les médias et, plus insidieusement, Monsieur-Tout-le-Monde... Montrer toute la beauté que peut recéler le quotidien qui nous entoure. Je parle des gens mais aussi des espaces au sein desquels ces gens vivent. Il m'est impossible de les dissocier.

Ce que je défends à travers mes images, c'est une forme de reconnaissance de ce que l'on ne voit pas, de l'inexistant pour la plupart des gens, de l'oublié. Ma seule et unique arme, via mon appareil photo, est de montrer combien ce qui est oublié peut être précieux, en mettant en avant toute la poésie et la grandeur qu'il recèle. Que notre patrimoine réel, c'est le quotidien. Je m'efforce de le présenter tel une source aux vertus cachées.
Et, étant fidèle à moi-même, à ce que j'aime, je me suis efforcé, en travaillant « Downtown Memories », de mettre en évidence toute la beauté que j'ai ressentie en arpentant ces quartiers sans nom.

Je reviens ainsi à votre question, vous me demandiez "où sommes-nous, au juste"... Physiquement, en ville, à Marrakech, dans des "bas" quartiers. Des nouveaux quartiers, qui se construisent à la va-vite, et où l'on ne se soucie guère de bien faire. Mais nous aurions pu être n'importe où. Dans ces images, il n'y a aucune spécificité, aucune trace d'appartenance à une ville ou une autre.
Où sommes-nous ? Plus je regarde ces images, plus je prends conscience que je suis dans quelque chose qui m'appartient. Je veux dire, quelque chose qui est en moi. J'ai presque envie de dire que je suis en moi, ou chez moi. Dans une partie de ma mémoire, dans un souvenir réminiscent…
C'est la grande magie, la magie suprême de l'objectif. De coller son œil à un viseur, d'oublier le monde qui t'entoure, tel une bougie qui s'éteint, et la seule chose qui devient réalité, parce qu'elle fait monter en toi l'émotion, c'est l'image que tu vois à travers ton objectif. J'ai toujours considéré cet objectif comme un canal privilégié, où je ne contrôle plus ce qui passe à travers, où l'expression de choses profondes et intérieures, même inconscientes, devient possible. La lumière dans un sens ou mon émotion dans le sens contraire ?!

Je pense au film « Jonathan Livingston Le Goéland ». Il est passé de mode, et ce n'est peut-être plus une référence pour les lecteurs. Malheureusement… Il traduit exactement ce que je dis à travers ces images.

Q: Techniquement, comment avez-vous réalisé ce travail ?

A: J'ai réalisé ces images à travers la vitre de mon pare-brise de voiture, toujours empreint de tâches. Ce qui crée un flou, ainsi que des tâches de lumière. Un flou qui s'apparente à la mémoire, qui occulte la clarté visuelle, mais qui ne retient finalement que l'essentiel. L'émotion, et peut-être un jet de lumière.

J’imagine l’adolescent qui grandit dans ces lieux innommables, dans ces ruelles mal aménagées, il y forgera ses souvenirs ; ses émotions y seront ancrées.
Côtoyer un mur, dans son quartier, chaque jour de sa vie… Un mur des plus communs que l'on ne voit plus parce qu’il fait partie du quotidien. Quelques années plus tard, lorsque on se retrouve face à ce même mur, toute l’émotion de l’enfance peut resurgir.

Q: Dans d'autres travaux, je pense à "La Joconda", qui est une série de portraits de femmes marocaines que vous avez réalisée au 6x6, ou dans "Les temps modernes", réalisé dans une usine au Maroc, vous semblez vous situer sur un versant de la photographie plutôt documentaire... Dans quel type de pratique vous sentez-vous le plus à l'aise ?

A: Il est vrai que ce type de photographie est largement plus contraignant, pour la simple et bonne raison que l’on est face à un individu et que, à partir de ce moment là, il y a une interaction, une espèce de jeu, un échange entre le photographe et celui qui est photographié. Cette interaction est complexe, cela est d’autant plus vrai au Maroc, où les gens, de manière générale, sont extrêmement réticents à la photographie.
Je n’ai pas eu beaucoup de contraintes concernant "Les temps modernes". Il s’agissait d’une commande, où j’ai été sollicité par une entreprise locale. Dans ce cas, le terrain était balisé. Concernant « La Joconda », la donne est bien plus complexe. Pour ce travail, je photographie des femmes chez elles, dans leur intérieur, et il est vrai que j’ai un mal fou à trouver des femmes qui acceptent de poser.

Pour répondre à votre question, je ne fais pas de différence entre un sujet et un autre. J’aime expérimenter et explorer de nouveaux champs d’action. Et dès lors que j’aime ce que je fais, que je me sens en accord avec moi-même, j’estime que ce travail n’est que le prolongement des travaux antérieurs.
J’ai personnellement beaucoup de mal à concevoir qu’un artiste se limite à faire toujours la même chose, à toujours traiter les memes sujets (et par conséquent réaliser toujours le même type d’œuvres). Pour moi, c’est un non-sens. Des que l’on a fait le tour d’un sujet ou d’un travail, on ressent le besoin de passer à autre chose, de découvrir de nouveaux champs d’action. Répéter ses travaux antérieurs n’apporte strictement aucune satisfaction. J’ai eu un plaisir immense a réaliser "Downtown Memories" mais aujourd’hui cet acte photographique ne m’apporterait strictement rien.
Même s’il est très fréquent de constater le contraire. A mon avis, et c'est personnel, les artistes qui réitèrent leurs œuvrent le font parce que la recette fonctionne. Le succès est au rendez-vous, et le changement devient un risque.
Je préfère largement prendre des risques. J’ai presque envie de dire que sans cette recherche, l’art n’existe pas. Il s’éloigne d’une forme d’expression personnelle et devient un geste quotidien, une recette que l’on applique. J’appelle cela de l’artisanat.

Concernant "La Joconda", je me suis efforcé de rendre toute la grandeur et la noblesse d’âme à des femmes qui ont vécu un lent sacrifice, journalier, elles ont tout donné au nom de leur famille, de leurs enfants, sans jamais penser à elles-mêmes.
En réalisant ces travaux d’ordre documentaire, je reste fidèle à mon optique, faire ressurgir la beauté là où les gens la renient. C'est la même démarche qui m'amène à mettre en évidence la poésie générée par des espaces anodins, au sein de quartiers batards et sans nom…
Le sujet change, la motivation profonde ne change pas. Que ce travail s’appelle « La Joconda », « The Day After », « Modern Times » ou « Downtown Memories », peu m’importe. Pour moi, la vraie question sous-jacente et qui court à travers tous ces travaux : "qui es-tu ?"

Q: Quels sont vos projets à venir ?

A: Des expositions de mon travail sont prévues dans les mois à venir à Paris, Marseille, Rabat et Casablanca.
D'autre part, et c'est ce qui me prend le plus de temps, je travaille sur un projet éditorial de la série "Modern Times". Pour cela, j'ai réalisé une vidéo que je diffuse aux éditeurs. C'est vraiment le parcours du combattant… Mais j'ai bon espoir !

Dans le futur, j'ai aussi l'ambition de réaliser un livre sur la série "La Joconda", étant donné que ces images ont un intérêt documentaire évident : le Maroc se modernise et les Jocondes que j'immortalise ont tendance à disparaître. Ce livre sera donc un témoin de notre mémoire.
J'entame également un nouveau travail sur la médina de Casablanca.

Cela dit, si je savais manier le verbe, je crois que je n'aurais jamais produit d'image, qui est le seul et unique support à travers lequel je sais m'exprimer pleinement.